Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 6

Artikel: Chevelures d'artistes
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225113

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Tenez, mon ami, m'a-t-il dit. Voilà pour boire un verre. Vous n'avez pas fait traîner l'ouvrage. Et il m'a glissé la pièce. La voilà !

— Eh bien, respect pour ce particulier, ajoute simplement la mère Rochat.

Son mari reprend sa lecture, mais il paraît réfléchir. Sa femme est venue s'installer à la chambre, pour mettre une pièce aux culottes de Julot. Tout en cousant, elle regarde son mari.

— A quoi rumines-tu, Jules ? Tu es sérieux comme un chat qui fait dans les cendres.

— Oui. Je pense à ces cent sous... Ecoute, Louise! Si on se payait le « ciné », pour une fois, toute la bande ? On donne justement quelque chose où on peut mener les mioches.

— Chouette, papa ! Je sais. C'est « Robinson Crusoë », au « Palace ». Riquet Pache m'a dit que c'était épatant, fait Julot, transporté de joie par l'idée du père. La petite Dédèle s'est glissée tout près de son papa et l'embrasse tendrement, pour le remercier.

— Allons, Louise ! C'est décidé. Prépares-toi ! On a juste le temps d'y arriver. Et vous, les gosses, grouillez-vous !

La maman va pour s'habiller. Au bout d'un moment, elle appelle son mari.

— Ecoute, Jules. J'ai quelque chose à te dire.

Le père Rochat rejoint sa femme, déjà chapeautée, prête à sortir et qui lui dit :

— Tu es bien gentil, mon homme. Seulement, j'ai réfléchi, pour cette pièce de cent sous qu'on va dépenser. Tu sais, Flanchard, l'ouvrier tapissier, du rez-de-chaussée, sur la cour. Il est sans travail depuis trois mois et je lui trouve une bien triste mine. Il paraît qu'ils ont du loyer en retard et je me demande si ces gens mangent tous les jours à leur faim. Leurs gosses sont toujours si mal fagotés que ça fait pitié. Alors, j'ai pensé qu'au lieu d'aller au « ciné », si on mettait cet écu dans une enveloppe que tu irais glisser dans leur boîte aux lettres, tout à l'heure, sans qu'on te voie. C'est peu, mais ça leur aiderait toujours un peu. Qu'en penses-tu, Jules ?

Le père Rochat hésite de répondre. Il voulait faire plaisir à sa petite famille. L'idée de sa femme lui enlèverait cette satisfaction... Mais Rochat avait du cœur. Après un instant de réflexion, il répond :

— Tu as raison, Louise. Flanchard, lui, c'est pas un mauvais type, dans le fond. Un peu mou, c'est tout. Sa femme... hum ! Entre nous si elle remuait ses bras autant que sa langue, son ménage serait mieux tenu Mais il y a les moutards. A cause d'eux, je trouve que ton idée n'est pas mauvaise Et puisqu'on veut faire aux «rupins», j'ajoute une seconde pièce que le patron m'a donnée, ce soir, en plus de ma quinzaine. — Pour acheter quelques chose à tes griots, Rochat, qu'il m'a dit. Dans un moment, je descendrai glisser ces dix francs dans la boîte des Flanchard. Mais nos petits ne vont pas être contents. Vas leur expliquer ça « en douce ». Moi, je ne m'en sens pas le courage.

En effet, Julot et Dédèle furent terriblement déçus. Ils s'étaient trop réjouis. Mais puisque la maman dit que c'est mieux ainsi...

Le surlendemain, madame Rochat, en rentrant d'une course, rencontra la mère Flanchard, devant la maison.

— Bonjour, M'me Rochat. Vous ne savez pas laquelle ?

Et sans lui laisser le temps de répondre, elle débita d'un seul jet :

— Figurez-vous, Mme Rochat que, hier matin, on a trouvé dans notre boîte aux lettres une enveloppe avec deux pièces de cent sous. Vous pensez si ça tombait bien. Il y avait justement un film, tout ce qu'il y a de bien, au «Royal Ciné», « La vie d'un millionnaire », et comme il y avait déjà presque quinze jours qu'on n'avait pu se payer le « ciné », on y a été hier soir, toute la bande. C'était épatant, je vous assure. En sortant, on a acheté de la charcuterie et un litre de « blanc » pour finir la soirée. Vous devriez y aller de temps en temps, au « ciné », M'me Rochat. Ça vous change les idées et puis, on s'instruit...

Madame Rochat raconta la conversation à son mari, en ajoutant :

— Tu penses si j'ai été estomaquée ! Ça m'a coupé le souffle. Et dire que c'est moi qui ai eu cette idée malheureuse !

A quoi son mari répondit simplement :

— Evidemment, c'est décourageant. Mais dans le fond, ton idée était quand même bonne, parce qu'elle était charitable. *F. Wœlfli.*

LA LIGNE DIRECTE

DANS une pension alimentaire ouvrière, deux jeunes Suisses allemands, munis d'un appétit robuste, déjeunent pour la première fois, l'un en face de l'autre. La maîtresse de pension pose devant eux une demi-livre de beurre tout frais. Lorsqu'elle revient de la cuisine, elle constate avec indignation que ses deux nouveaux pensionnaires avaient entamé le beurre des deux côtés à la fois et y avaient déjà fait une brèche désastreuse. Comme de juste, elle leur en fait l'observation. Sur quoi, l'un des deux Confédérés répond tranquillement :

— Ça fait rien, Matame. On veut décha se rengondrer tans un moment !

J'AI VOULU REVOIR...

Chapitre XXVII de mes futures Mémoires d'Outre-Tombe.

IL y a des moments, dans la vie de l'homme, où l'on voudrait tourner la page vite, vite... pour savoir ce qui adviendra de nous, dans le futur.

Il y a, aussi, cette fantaisie qui vous prend de revenir en arrière, de reprendre le feuillet déchiffré, et de relire, de revivre, plus intensément, la minute exquise qui est loin... parce que, maintenant, on sait ce qui est arrivé après !

Aussi, hier, j'étais d'humeur à relire! J'ai voulu revoir les instants heureux de mon court passé. Au fond, le passé n'est jamais très long, parce qu'on oublie beaucoup !

J'ai voulu revoir un joyeux soir d'été, il y a longtemps, où, pour la première fois, j'ai coiffé la casquette de collégien, après un examen qui m'avait paru triomphal. Maintenant, je sais que les épreuves scolaires ne sont rien auprès de celles que le Destin nous propose !

J'ai voulu revoir... toutes les dates qui ont marqué dans ma vie ! Si je tais ces souvenirs, en face du temps présent, c'est parce qu'à mon avis, mes confidents n'y comprendraient rien, s'ils les connaissaient !

J'ai voulu revoir des figures amies ; elles avaient changé !

J'ai voulu revoir des gens que je croyais incapables de m'émouvoir: ma petite volonté m'a lâché sans façon, et ces gens-là m'ont ému, plus que je ne peux le dire !

J'ai voulu revoir mon image, d'il y a dix ans, sur une photo, un de ces petits groupes que l'on improvise, au cours d'une excursion... Mes amis, qui ai-je revu ?...

Comme on change !...

Tout compte fait, relire la page précédente me paraît bien terne. Le souvenir vit, je le sais, vivace et poignant, mais ne vaut-il pas mieux, sachant ce que je sais, mieux organiser mon avenir ? L'amitié, comme je la comprenais il y a... pas longtemps !... Eh bien ! maintenant, je la vois tout autre, attendrie, sereine, sans ses à-coups de passion, — il y en a dans l'amitié ! — sans ses brusqueries...

Et l'amour ? — puisqu'il est entendu qu'ici-bas on doit parler de l'amour ! — Là, mes amis, permettez-moi de me taire : l'amour est à l'homme ce que la fleur est à l'arbre ! Peut-on parler d'une floraison que l'on ne peut prévoir ?

Et, avec votre permission, j'en parlerai avec ma mie, et je crois que notre entretien me l'apprendra... *St-Urbain.*

CHEVELURES D'ARTISTES

JE ne sais si la musique exerce une action sur le système capillaire, mais il est à remarquer que tous les compositeurs et tous les musiciens ont des chevelures hérissées, tumultueuses, incohérentes, libertaires, qui font dire qu'ils ne manquent pas de toupet. Si j'étais directeur d'un institut de beauté, je ne conseillerais pas à mes clientes d'user de lotions, de pommades et de mixtures pour obtenir une chevelure digne d'Absalon, je leur offrirais un bâton de chef d'orchestre dans la main...

Si j'étais directeur d'un institut de beauté, je serais plus habile. Je vendrais tous les produits que je pourrais à mes clients et de préférence les plus inefficaces, pour leur en vendre plus longtemps. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Les musiciens se caractérisent tous par une crinière opulente, bouclée, annelée, frisée, ondulée, touffue et échevelée.

L'illustre Paderewski se conforme à la tradition. Il a une splendide toison neigeuse que l'on prendrait pour une sylve où la main d'un bûcheron n'a jamais passé. Un jour, se promenant, pendant une de ses tournées triomphales, dans les rues de Londres, il fut abordé par un gentil petit bonhomme porteur d'une boîte et d'une brosse, qui se proposa pour lui cirer ses bottes : « Souliers, Sir ? » Paderewski, amusé, regarda la pittoresque frimousse du gamin. Elle était d'une saleté remarquable et n'avait pas été débarrassée de sa couche de crasse depuis la dernière pluie dont on ne se rappelait plus la date. « Mes souliers ont moins besoin d'un nettoyage que ton petit museau, dit paternellement le maëstro. Si tu consens à aller te laver la figure tout de suite, je te donnerai une couronne. »

L'enfant prit ses jambes à son cou, se précipita joyeusement vers une fontaine, se débarbouilla et revint montrer au gentleman sa face radieuse, épanouie et rose. Paderewski lui remit la couronne promise. Le petit décrotteur allait se retirer, mais examinant avec émotion son bienfaiteur, il hésita un instant, puis, lui rendant la pièce : « Tenez, Sir, gardez un shilling là-dessus et vous irez vous faire couper les cheveux ; vous serez bien plus beau et les gamins ne se moqueront plus de vous. »

Tranquillité. — Nos voisins d'en-dessus, qui font tant de bruit sur nos têtes d'habitude, sont bien tranquilles, ce soir ! On n'entend même pas résonner leurs pas !

— Cela s'explique - Ils vont et viennent en chaussettes, aujourd'hui.

— Par délicatesse pour nous, sans doute ?

— Nullement, parce que monsieur voulait aller au café, et madame au club féministe. Alors ils se sont réciproquement caché leurs chaussures.

LE FAISEUR D'OR

DUNIKOWSKI qui... qui... qui.., prétendait fabriquer de l'or à l'aide de mystérieux rayons, vient donc d'être condamné à deux ans de prison et une multitude de francs de dommages et intérêts.

Nous ne comprenons pas pourquoi Dunikowski s'est obstiné à vouloir tirer de l'or de ses fameux rayons, alors que la recette existe depuis le moyen âge. La voici, telle que nous l'a léguée un alchimiste :

« Dans une marmite de terre neuve mettre une livre de copeaux de cuivre rouge et un quart de litre d'eau forte. Laisser bouillir une demi-heure ; ajouter trois onces de vert de gris ; puis au bout d'une heure d'ébullition deux onces et demie d'arsenic ; une heure après, trois onces de tanin en poudre ; une demi-heure après, verser dans le mélange un pot d'eau de rose ayant bouilli douze minutes et, enfin, trois onces de noir de fumée. Le tout sera maintenu nuit et jour sur le feu jusqu'à ce qu'un clou plongé dans le produit y adhère fortement. Eteindre alors le feu et laisser refroidir; on obtiendra une livre d'or fin. »

Esasyez, vous verrez, la recette est infaillible.